

Faut-il vraiment « flusher » Gratton? *Elvis Gratton XXX : la vengeance d'Elvis Wong*

Jean-Philippe Gravel

Volume 22, numéro 4, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2004). Compte rendu de [Faut-il vraiment « flusher » Gratton? / *Elvis Gratton XXX : la vengeance d'Elvis Wong*]. *Ciné-Bulles*, 22(4), 48–49.

Faut-il vraiment « flusher » Gratton?

PAR JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Ce qu'il y a probablement d'utile pour la critique envers Pierre Falardeau, c'est sans doute que, ce dernier ne s'embarrassant pas d'être trop aimable envers la presse, cette dernière ne se sent pas le besoin de lui renvoyer quelque politesse que ce soit. Partagée — bien que l'intéressé répète que tout découle d'une même démarche — entre l'accueil favorable des films « sérieux » (c'est-à-dire **Octobre** ou **15 février 1839**) et celui, agressif, des frasques de Gratton depuis **Miracle à Memphis**, l'opinion des médias y est allé au cas par cas, non sans prudence. Enfin... Disons qu'elle fut prudente surtout une fois sur deux, car autant elle semble prête à approcher sérieusement les films « sérieux » de Falardeau, autant l'apparition d'un nouveau Gratton lui permet de laisser exploser une haine pour le produit qui confine parfois à l'attaque personnelle.

Le phénomène pouvait de nouveau s'observer à la sortie d'**Elvis Gratton XXX : La Vengeance d'Elvis Wong**. La critique n'avait pas encore vu le film qu'elle pouvait déjà mettre en doute l'aura d'intégrité intransigeante dont se réclamait l'auteur. En effet, un « artiste intègre » n'aurait certainement pas permis que son distributeur refuse l'entrée des journalistes, déjà privés d'une projection de presse, à l'avant-première du film. Ce faisant, et en se prêtant malgré tout au jeu de l'entrevue (allant à la rencontre de journalistes qui n'avaient encore rien vu), Falardeau donnait déjà des munitions à ses détracteurs. Puis, quand la critique put enfin voir le film, on constata que Falardeau leur en donnait d'autres en illustrant littéralement sa cible — la convergence des médias — comme une pompe à merde. Aussi, dans une sorte de prolongement surréaliste du propos du film, l'opinion « convergea » également pour dire que celui-ci s'enfonçait lui-même dans la « merde » qu'il dénonçait.

En rhétorique, cet argument s'appelle « rétorsion », et l'on ne tarda pas à l'employer à peu près partout. Les titres sont en ce sens éloquentes, du « Et la merde fut » de Manon Dumais dans le **Voir** au « Rien de neuf dans la cuvette » de Daniel Rioux dans **Le Journal de Montréal**, en passant par Luc Perreault, de **La Presse**, qui souhaitait que le film, au ciné-parc du moins, soit projeté près d'un site d'épandage, « de façon à ce que le public puisse vraiment apprécier

dans toute sa subtilité la portée de son message » (« Éloge de l'excrément », in **La Presse**, 26 juin 2004).

Or, on ne s'enfonce pas dans la merde uniquement parce qu'on a choisi de la montrer, et de fait, l'argumentation pouvait se nuancer ailleurs. Aussi, le confusionnisme apparent de Falardeau fut encore en cause, confusion relative au fait qu'il jette dans le même bain, parmi d'autres choses, à la fois la contrainte du contenu canadien, l'information-spectacle (ou de propagande), le placement de produits, le phénomène de **Star Académie**, et tout cela avec l'« intellectuelisme » des émissions culturelles, comme si la langue de bois des unes se confondait à la langue brune des autres. Cela s'appelle « noyer le poisson », mais l'emploi même de cette expression, tant dans les pages du **Voir** que du **Devoir**, donnait encore à observer combien la presse écrite articulait son accueil du film dans les mêmes termes.

Forcément, on s'étonne que telle mobilisation n'ait pas davantage dégoûté à l'avance le public de voir le film. Or, il reste qu'il y afflua tout de même, et l'on peut se demander si ce n'est pas indirectement grâce à certains efforts dissuasifs de la critique. La critique « à la pièce » que publient les hebdomadaires ou les quotidiens s'investit d'une double mission, qui est celle d'exprimer son appréciation du film comme d'offrir, par le biais d'un résumé, une esquisse de son récit, de son arc dramatique, etc. De fait, si le « résumé » tient la plupart du temps à « raconter les grandes lignes de l'histoire » du film, il peut aussi — c'est le cas des films qui obéissent davantage à une



Pierre Falardeau en « cinéaste d'auteur » dans **Elvis Gratton XXX**
(Photo : Carl Valiquet)



Elvis Gratton et son comparse Méo, entouré d'hôteses. Est-on si éloigné de ce que présente la télévision d'aujourd'hui? (Photos : Carl Valiquet)

structure à sketches qu'à la linéarité hollywoodienne — énumérer pour mémoire une poignée de scènes, sortes de morceaux choisis parmi les diverses attractions que le film propose. Or, sur ce rayon, on peut supposer que ces énumérations, bien qu'effectuées dans une intention dissuasive, redonnent au film son pouvoir d'attraction, gardant intact, pour ainsi dire, le sens de la formule pour lequel Falardeau est si connu (et vilipendé). Chorale de femmes battues, téléthons grotesques, explosions de merde, insultes au drapeau canadien, tirage de la « gosse d'or », conversion du téléjournal en quiz télévisé, journalistes docilement tenus en laisse ou arborant des tenues de clowns, sans compter Méo à la tête d'une émission culturelle : le lecteur, perplexe, se demande : « Voit-on vraiment tout ça dans un seul film? Et québécois en plus? »... En effet, sans doute faut-il le voir pour le croire, et, de fait, beaucoup semblent avoir répondu à l'invitation (dont les attentes ne sont pas déçues, à ce niveau).

Aussi, si la nouvelle mouture des frasques de Gratton a confirmé sa place paradoxale qui le condamne, en quelque sorte, à rester « maître chez lui » sans être prophète en son pays, le plus regrettable est encore qu'on ait manqué à l'occasion de parler d'abord du film, et ensuite, du phénomène et de son auteur. Peut-être parce qu'il reste encore à dire que **La Vengeance d'Elvis Wong** est généralement mieux « torché » (*sic*) que **Miracle à Memphis**, que ses variantes sur les mêmes thèmes s'y avèrent, selon moi, plus crédibles et mieux exploitées. Peut-être aussi parce que, en flanquant Gratton non seulement de la présence désarticulée de Méo, mais aussi d'un machiavélique directeur de l'information (c'est-à-dire « Dubuc », interprété par Paul Allard), le film faisait entendre une analyse des médias qui méritait considération. Et peut-être aussi parce qu'en dépit de son regard déformant (qui n'épargne rien ni personne, en effet), le film contient assez de références à l'actualité tant locale (par le *name-dropping* du film, qui énumère quantité d'éditorialistes

connus; par la variété des cibles, toujours reconnaissables, qui nourrissent sa satire) qu'internationale (notamment l'analyse du conflit israélo-palestinien), pour qu'**Elvis Gratton XXX** donne un visage de la réalité québécoise suffisamment complexe (rien à voir avec l'élagage banal de la plupart des comédies québécoises, visant au simple divertissement) pour qu'on puisse vraiment la reconnaître et l'interroger.

Reste cela aussi : que Falardeau prouve, à même la grossièreté généralisée du film, qu'il est doué d'un authentique désir de cinéaste, un désir qui consiste autant à vouloir refléter le monde qui l'entoure, qu'à se le réapproprier, à le réinventer, de fond en comble, au gré de ses obsessions. Dans un paysage où la comédie québécoise cède plus souvent qu'autrement à un comique psychologique ou de situation, la charge d'un Gratton, fût-elle maladroite, grossière et confuse, est l'une des rares à réconcilier le commentaire social aux excès de l'imaginaire... Ce qui veut dire, en d'autres mots — et signe des temps! — que dans le petit monde du cinéma québécois, Pierre Falardeau, spécialement avec Gratton, est peut-être l'un des seuls auteurs qu'on puisse qualifier — et c'est aussi évident qu'une limousine parlante qui envoie chier son propriétaire — de demiurge. Et pourquoi pas? Le cinéaste en a déjà l'arrogance. Et l'antipathie des critiques qui vient parfois avec. ■

Elvis Gratton XXX : La Vengeance d'Elvis Wong

35 mm / coul. / 90 min / 2004 / fict. / Québec

Réal. : Pierre Falardeau

Scén. : Pierre Falardeau et Julien Poulin

Image : Daniel Jobin

Son : Serge Beauchemin et Mathieu Beaudin

Mus. : Dan Bigras

Mont. : Claude Palardy

Prod. : Christian Larouche - Christal Films et Bernadette Payeur - ACPAV

Dist. : Christal Films

Int. : Julien Poulin, Jacques Allard, Yves Trudel, Louise Boisvert, Benoît Rousseau, Stéphane Simard